

qu'ils ne s'entendent point. Les divers peuples d'Italie pourroient aujourd'hui se faire entre eux de pareils reproches, aussi-bien que plusieurs habitants de divers cantons de la France.

Ces langues, comme on le voit à la première inspection, ne diffèrent guère entre elles, et justifient assez l'épithète de sœurs, que j'ai hasardé de leur donner en commençant ce Mémoire. En effet, on y reconnoît par-tout des traits de famille, qui, sans autres preuves, feroient du moins soupçonner qu'elles ont pu avoir une même origine. Nous trouverons encore plusieurs conformités dans la versification de ces Nations différentes : l'a constitue essentiellement la rime féminine des poètes Provençaux, Italiens et Espagnols, comme l'e fait notre rime Française ; et leur a, qui ne se prononçoit pas plus que notre e, étoit sujet aux mêmes élisions.

Si nos poètes François eurent la liberté d'élider leur e muet avec la voyelle du mot qui le suivait, ou de le prononcer même dans l'hémistiche, ce privilège ou cette licence fut également accordée aux poètes Provençaux. Enfin ils semblent eux-mêmes avoir regardé notre langue comme la leur, et les productions de nos poètes François comme leur propre bien, puisqu'ils ont adopté quelques-unes de nos pièces Françaises, que j'ai trouvées dans leurs recueils.

Je citerai pour exemple le premier couplet d'une pièce que j'ai lûe parmi les poésies Françaises d'un manuscrit de Modène, sous le nom de Monjos d'Arras, poète du ^{xii}^e siècle, très-connu, et qui se trouve pareillement dans les poésies manuscrites des Troubadours, sous le nom de Tibaut de Blison : c'est le célèbre Thibaut, comte de Blois et de Champagne.

Telle est cette pièce dans le François :

*Quant se réjouissent oisel,
Au doz tens qils voyent venir,
Vi dos dames soz un chastel,
En un pré floretez coillir.
La plus joenete se plaignoit,
Et à sa compaignie disoit,
Dame consau vos quier et pri,
De mon mari qui me mescroït ;
Et si n'i a encore de quoi,
Q'onques d'amors n'oi fors le cri.
A tort sui d'amors blâmée,
He Dex si n'ai point d'ami.*

Voici de quelle manière elle est rapportée dans nos recueils des poésies provençales :

*Can se reconian (1) auxeus,
E lo tems comensa dossir,
Vi dos damas sotz un chasteu,
Floretes en un prei culhir.*

*La plus jove si se planioyt,
E soven à l'autra dizoyt,
Dama cosselh vos quier èus pri,
De me mari qui me mescroït :
E si no i ac oncas nul droit,
C'onque damier n'oy mas le cri.
A tort soy d'amor blasmeia,
Dieu, e non ay point d'ami.*

On remarque que l'avant-dernière rime, *blâmée* dans le François et *blasmeia* dans le Provençal, paroît n'avoir point d'autre rime qui lui réponde ; mais le mot provençal *blasmeia*, se prononçoit comme *blasmi*, et rimoit avec *cri* et *ami*, en supprimant l'a qui étoit muet. Le mot François *blâmée* se prononçoit sans doute de même, et rimoit également avec l'i simple. Il nous seroit aisé de citer d'autres exemples de la rime féminine en a muet employée par nos Provençaux, et nous les trouverions dans deux autres pièces du même Thibaut, qui ont été insérées comme Provençales parmi les pièces manuscrites de nos Troubadours.

On voit, dans quelques autres poésies de ces mêmes auteurs, des vers purement François entremêlés avec les vers Provençaux, tant il étoit aisé de confondre ensemble la langue Française de ces temps-là avec la langue Provençale.

Les principales différences qu'on y peut remarquer, ne consistent guère, en effet, que dans le changement de notre e féminin en a, qui étoit de même nature, puisqu'il ne se prononçoit point ; ou du même e en o, que les Provençaux me paroissent n'avoir prononcé que très-foiblement, ainsi que le font encore aujourd'hui les Italiens ; et dans le changement de quelques-unes de nos finales, comme celles des adjectifs François en *eux* et *eur*, terminés par les Provençaux en *os* et en *or* ; celle de nos imparfaits *ois*, qu'ils convertissent en *ei* ou en *ia*, *amerei* ou *ameria*, j'aimerdís ; et celle des noms ethniques ou des peuples, dont ils ont changé la terminaison en *ès*, *Francès*, *Anglès*, pour *François*, *Anglois*. Enfin, à quelques mots près, je ne vois guère entre ces langues d'autre caractère distinctif que la conversion de quelques lettres et de quelques syllabes en d'autres, telle que nous l'offrent les diverses dialectes d'une même langue.

Une ancienne poésie Provençale de mes recueils, nous apprend encore que ces langues, à l'exception de l'Italienne dont elle ne parle point, étoient rangées sous deux classes principales, comme étant les différentes espèces d'un genre qui leur étoit commun, la Catalane et la Française ; et telle est la division que le poète fait des Nations qui parloient chacune de ces mêmes langues. La Catalane étoit le partage des Gascons, des Provençaux, des Limousins, des Auvergnats et des Viennois (Dauphinois). Il n'étoit pas besoin d'ajouter les Catalans, le nom de Catalane étoit le mot générique qui les

(1) Se cointoyer se dit pour chanter et s'égayer, parlant du Rossignol et des oiseaux, dans les chansons de nos anciens poètes François du ^{xiii}^e siècle.